

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

NAPOLI

Un vaudois bien amodé

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 53-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

" Un Vaudois bien amodé "

Chez nous, au fin bord du canton de Vaud, les vieux racontent aux jeunes : « De ma vie je n'ai jamais vu courir un Vaudois ».

— Ils en ont eu quand même rudement envie une fois, répliquent les jeunes, heureux d'en remonter à leurs anciens et aux Vaudois ; vous savez, autour de Cossonay. Seulement voilà, nous et Techterman, on les a pas laissé faire.

Si j'étais encore au village, j'irais le dimanche après-dîner sur la place où l'on s'attroupe, sur le banc où l'on cause, j'agiterais la question des subventions militaires. Après avoir tempêté contre les colonels allemands et ces « bougres » de dragons vaudois, infailliblement de courtes cervelles reproduiraient le dialogue ci-dessus. Et moi de leur répondre triomphalement :

— Moi, j'en ai vu un qui « traçait » aussi vite qu'une automobile, qu'on savait pas seulement si c'était un homme ou bien un allemand.

— Alors comment saviez-vous que c'était un Vaudois ?

— Parbleu, il me l'a écrit ; et avec ça, il m'a envoyé son « extrait » de naissance.

— Hé bien, celui-là il faut le mettre sur le journal...

— D'accord ; et puis quand je reverrai un Vaudois prendre le mors aux dents je lui crierai : (effaré et suppliant) Arrêtez, arrêtez Mossieu, les roues tournent !

Voilà, monsieur le rédacteur ; comme je suis loin du village, votre estimable journal accueillera avec bienveillance, j'espère, la nouvelle comme quoi j'ai vu galoper un Vaudois bien authentique et portera ce message à vos nombreux lecteurs en général et à mes chers combourgeois en particulier.

A propos, monsieur le rédacteur, ce Vaudois vertigineux s'appelle *Benjamin Vallotton*, et ce qu'il met au pas de

course, ce n'est pas tant ses jambes que sa plume; car il écrit des livres. En 1904, il publiait les *Propos du Commissaire Potterat* ⁽¹⁾; en octobre 1905, *Monsieur Potterat se marie* et l'autre jour — en mi-février — il faisait représenter au Théâtre de Lausanne son premier drame intitulé : *Sur la pente*. Voilà qui est vertigineux, si l'on sait que M. Vallotton a une occupation absorbante à côté du métier d'hommes de lettres et voilà qui fait craindre que ses livres ne soient bâclés.

Pour dire qu'ils sont bâclés, comme quand on dit . . . hé bien, non !

Voyez-vous, c'est comme un paysan qui sème sur ses terres. Tout en rêvant aux moissons futures, tout en surveillant l'attelage que son fils conduit pour achever le labour, il sait très bien où il pose le pied, il scande son pas allègrement, il lâche le grain en décrivant le même arc et le froment lèvera bien « égal ». Sur le champ de son pauvre journalier, bien étroit, tout en « hauts et en bas » — qu'il laboure par bonne pitié, — ce n'est plus ça ; il trébuche, simplement parce que ce n'est plus sa terre, et ça le vexa un peu.

Ainsi M. Vallotton est resté fidèle à la terre vaudoise. Quoique épris de gloire comme tout jeune homme qui se sent quelque chose là, il ne s'est pas laissé « embobiner » par la grande ville. Ses yeux d'enfant ont été fascinés par le lac, la campagne vaudoise et surtout ses « natifs ». Soldat, il a trinqué avec « ceusses » de Lavaux surtout, mais il a dû « tracer » par tout le canton ; et à Payerne, autour d'Yverdon comme autour de Cossonay, il a retrouvé l'âme vaudoise foncièrement identique à elle-même et s'épanchant parfois avec complaisance. Le Vaudois comme tout paysan, n'est pas grand causeur de sa nature, et s'il parle, il a des mots indécis. Mais,

¹ Le sous-titre l'a emporté sur le titre principal qui est : *Portes entrouvertes*, titre bien oublié que nous rappelons seulement pour noter que, cette fois, le public a choisi le plus heureux nom pour l'enfant qu'il adoptait.

sous l'uniforme ou rien qu'à voir défiler un bataillon, les langues se délient et nous déclarent sans détour que le « service » est rude beau, qu'il faudrait raccourcir tous ces socialistes, ces anarchistes, ces antimilitaristes. Avec ça, pas agressifs le moins du monde, mais les plus pacifiques républicains si bien que leur enthousiasme se réduit à demander plus de parades militaires et à désirer les galons plus ardemment que ces « charrettes » de genevois, valaisans, fribourgeois et neuchâtelois. Aussi j'admire d'autant Monsieur Vallotton, vaudois pur sang, citoyen capable, qui a été aux « écoles » par Lausanne et qui renonçant à poursuivre les galons de major, reste dans le rang comme sergent je crois, pour serrer de plus près sa chère « âme » vaudoise. Son sacrifice lui a valu la récompense qu'il souhaitait. Il est l'heureux père de « Potterat » et on lui a fait mille compliments sur ce gros garçon. Il n'a ni la sveltesse, ni le parler pincé des « duchesses » françaises ; mais il ne joue pas non plus avec l'adultère, comme cela doit se faire dans tout roman qui se respecte !!! C'est comme on voit au « trieur » ; Potterat n'est pas la poussière et la balle, les « crinses », le rebut, la cochonnerie, qui tombe au dernier casier. Il n'est pas au premier non plus, où se tasse le tout beau froment, mais comme ça, au second casier ou au troisième qui reçoit les grains « convenables » et qui feront un excellent pain. Donc Potterat est bien un type, et pour l'avoir bien vu et l'avoir décrit en toute sincérité, pour avoir mis en relief les traits de race, Vallotton a entendu et lu souvent : « Potterat est un pur vaudois ».

Potterat, né à la campagne, ayant trimé à la ville en qualité de commissaire de police, représente excellemment le vieux fonds vaudois un peu vernissé de « progrès » mais vaudois avant tout ; et l'on ne s'étonne pas qu'il se remarie avec une modiste venue du gros de Vaud par Lausanne et qui en a assez du « commerce ». « *Sur la pente* », le dernier-né de M. Vallotton nous conduit en plein village. De

nouveau, c'est du bien vu, c'est quelque chose où les Vaudois se reconnaissent. Mais est-ce dramatique ? Les scènes s'enchaînent-elles ? Le dénouement est-il la conclusion logique ou psychologique des caractères et de l'action ? Plusieurs se sont posé ces questions. Je n'ose apporter une réponse où tant de grands esprits sont partagés d'avis. Mais puisqu'il s'agit de théâtre populaire, puisque M. Vallotton procède un peu par tableaux successifs — comme le Docteur Thürler dont *Alcool et Petite Ville* fait au moins penser à « Sur la pente » — il faudrait tenir compte des impressions populaire. Or « Sur la pente » fait des « quilles ».

Et puis si Auguste Badoux, le buveur, est un vrai Vaudois comme Potterat, un bon enfant au fond, il est assez naturel qu'il se convertisse. Seulement il faudra que « ça tienne ». Quoiqu'il en soit, les comités de « jeunesse » de Cudrefin à St-Cergues, de Lavey à Concise, en passant par Champtauroz, qui cherchent de temps en temps des « pièces » ne seront pas embarrassés cette année.

Tout de même pour finir, M. Vallotton, il faudra reprendre votre souffle. Pour faire des ouvrages durables, pour faire des livres de « sorte », il faut du temps, il faut du temps ; il faut çà remâcher, çà remâcher, disait mon oncle Abram. Alors dans deux ou trois ans, quand vous présenterez au public romand un nouveau-né, on dira et on écrira sans arrière pensée : Pour dire que c'est un beau garçon, comme quand on dit...

Hé bien, oui... charrette quel beau garçon!

NAPOLI